

« Frères humains qui... »

Essai sur la fréroité

DU MÊME AUTEUR

L'acte

Strasbourg, Éditions de la BRFL, 1997

Les parures de l'oralité

Paris, 1^{re} éd. Springer Verlag, 1992

2^e éd. Strasbourg, Arcanes, 1994

Qu'est-ce que la clinique ?

Strasbourg, Éditions de la BRFL, 1996

Introduction à l'écoute

1^{re} éd. Strasbourg, Arcanes, 1999

2^e éd. Strasbourg/Toulouse, Arcanes/érès, 2002

Du délire au désir

(avec M. Patris)

Strasbourg/Toulouse, Arcanes/érès, 2001

L'Amer amour

Arcanes/érès, 2002

LES ENSEIGNEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

Passe impair et manque (à paraître)

L'Amer amour

« Frères humains qui... » *La frérocity*

Jean-Richard Freymann

« Frères humains qui... »

Essai sur la frérocity

Préface de Philippe Choulet

Collection « Hypothèses »

érès
The logo for Érès éditions features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by 'rès' in a bold, sans-serif font. Below the 'é' is the word 'éditions' in a smaller, vertical font.

Arcanes

Collection « Hypothèses »
Déjà parus

Richard Hellbrunn
À poings nommés
La violence à bras-le-corps

Sous la direction de Thierry Vincent
La jeune fille et la mort
Soigner les anorexies graves

Claude Escande
Passions des drogues

Lucien Israël
Le désir à l'œil
Deux séminaires : La perversion de Z à A (1975) et Le désir à l'œil (1976)

Jean-Richard Freymann
L'amer amour

Lucien Israël
Marguerite D. au risque de la psychanalyse
Deux séminaires : Détruire dit-elle (1979) et Franchir le pas (1980)

Jean-Richard Freymann et Michel Patris
Du délire au désir
Les dix propriétés de la clinique psychanalytique

Thierry Vincent
L'indifférence des sexes
Critique psychanalytique de Bourdieu et de l'idée de domination masculine

Jean-Richard Freymann
Introduction à l'écoute
Illustrations de Michel Weckel

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2040-6
Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface	
Pour une généalogie de la frérocity.....	11
L'Amer amour est-il différent de l'amour ?.....	25
Amour sans transfert. Transfert sans amour.....	43
Haine, transfert et agressivité.....	63
Les mécanismes des haines.....	83
L' <i>hainamoration</i> des frères et des sœurs.....	103
La frérocity mène-t-elle notre monde ?.....	121
La psychologie collective peut-elle ne pas être fréroce ?.....	139
Glossaire.....	157
Index des noms propres.....	163
Index des concepts-clés.....	164

À Marie-Magdeleine Lessana, à Érik Porge
et à tous les auteurs de la *Revue du Littoral* n° 30
qui ont introduit l'équivoque
de la « Frérocité » avec tant d'ouvertures.

À Philippe Choulet, philosophe,
qui, avec « les échanges dialogués », m'est devenu incontournable.

À Sylvie Lévy, gérante d'Arcanes,
qui sait écouter et lire sans céder sur la rigueur.

À Françoise Gottemberg
qui toujours approfondit sa lecture.

À Évelyne Kieffer, ma secrétaire
qui coordonne le travail avec professionnalisme et humour.

À chacun des membres de ma famille et à mes amis.

*De nos jours encore,
les sentiments sociaux représentent une superstructure
qui s'élève au-dessus des penchants
de rivalité jalouse à l'égard des frères et des sœurs.
L'hostilité ne pouvant pas être satisfaite,
il se produit à sa place une identification
avec celui qui était primitivement un rival¹.*

*S. Freud, « Le moi et le ça »
Essais de psychanalyse, Paris, Payot,
Petite bibliothèque, 1971, p. 207.*

*Ce que tes pères t'ont légué,
acquiers-le pour le posséder.
Ce dont on n'use pas est un lourd fardeau ;
l'instant ne peut tirer profit que de ce qu'il crée.
Goethe², Faust*

*Nouvelle traduction de Jean Amsler,
Paris, Gallimard, coll. « Folio théâtre » 1995, p. 50.*

Préface

Pour une généalogie de la frérocity

Pour Philippe Rivière

« Ô vous, les copains de l'amour du prochain, vous qui avez tant savouré la confrérie du sécateur et le raccourci où il faut, que vous avait fait cet innocent, ce petit émerveillé, que vous avait-il fait pour que vous soyez méchants, pour que vous lui donniez, en guise de joyeux anniversaire et comme cadeau de fête en ce jour de ses dix ans, cette haineuse rigolade ? »

(Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, Paris, Gallimard, XIII, 1972, p. 47)

La fraternité comme expérience du pieux mensonge

La fraternité est un mot lourd de sens et de symboles. C'est une façade. Mais une façade, ça a des fenêtres, des ouvertures, par où l'on peut deviner, sinon voir, ce qui est caché, tout comme ça a des... meurtrières, par où l'on peut être mortellement atteint. En termes nietzchéens, *fraternité* est un pieux mensonge (*pia fraus*), un mot de l'idéalisme moral – de cette *moraline* qui gangrène et qui sape par en dessous les rapports réels. Mais sans doute faut-il ça dans les familles pour que ça puisse vivre ensemble comme ça peut : il faut bien *enrober* le fait social brut, ce donné, cette part du destin, d'un mot maternel... Car comment faire autrement que de constater – on n'a dit ni l'accepter ni y consentir... – ce qui nous tombe dessus, *Zufall*, le sort,

le hasard, qui se fait, pour nous, désormais, nécessité. Avoir un frère, plusieurs, avoir une sœur, plusieurs, avoir un frère ou une sœur dans les limbes – une fausse-couche de la mère juste avant votre naissance, voilà qui vous met bien dans le coup de la contingence et de la précarité de l'existence, cela « relativise », comme on dit. Ou plutôt cela devrait vous faire relativiser. Le mot moral pour « relativiser », c'est « partager ». Mais on n'en est pas encore là. Partager, c'est, en tous les sens du terme, *secondaire*. Restons encore un peu dans le *primaire*, vu les leçons de choses qu'il est en train de nous proposer.

Cet enrobage (le sucre autour de la dragée au poivre, comme dans les *farces et attrapes*) donne un supplément d'âme, une espèce de justification d'un devoir très obscur, mais insistant, en tout cas constamment rappelé par la *Sittlichkeit*, la moralité des mœurs (et parfois par la *Moralität*, moralité véritable, universelle, absolue, sans condition : tu honoreras ton père et ta mère...). Celui de faire de ce frère, de cette sœur, une grandeur positive, une valeur à défendre (un peu, beaucoup, passionnément¹...), une personne à respecter. Comme si cela n'allait pas de soi. Une emphase analogue entoure *maternité*² et *paternité*, mais à cette différence près qu'il n'y a tout de même pas de quoi en faire un membre de la devise de la République (manquerait plus que ça ! C'est d'ailleurs là-dedans qu'est tombé le pétainisme, avec *Famille* et *Patrie*...). On peut ainsi se demander en quoi consiste cette différence, ce qui la fonde. Pourquoi *diable*, c'est le cas de le dire (on va le voir), faut-il que le sens premier, simple, brut, empirique, qui indique l'état de fraternité, le fait physique et sensible d'avoir un frère, pourquoi faut-il que cela devienne implicitement, dans le signifiant même, dans *l'oreille* même du signifiant, une valeur ? C'est-à-dire une exigence, un devoir-être, un idéal qui s'impose à moi sous l'aspect de l'obligation ? Ce frère m'impose, déjà, par sa venue, son existence : m'a-t-on demandé mon avis ? Mon consentement, mon affirmation joyeuse ne sont-ils pas des modes de sublimation rétrospectifs et arrachés, qui cachent pudiquement le refoulement d'une agressivité sans

1. Passionnément, cela donne l'inceste entre Ulrich et Agathe, dans *L'homme sans qualités*, de Musil... ou, comme dans les mythes orphiques chers à Homère, les épousailles entre Océan et Thétis (Platon, *Cratyle*, 402bc ; *Timée*, 40d-41a).

2. « Vénérez la maternité, le père n'est jamais qu'un hasard », dit Nietzsche...

nom (pas plus mal, ça, du reste, qu'elle n'ait pas de nom, cette innombrable) ? Ça ne l'empêche pas d'être et d'apparaître de temps à autre... Comme dit Nietzsche (*Généalogie de la morale*), au fond des valeurs les plus hautes, les plus nobles, au fond des plus belles choses, se cachent les violences les plus terribles – du sang. Nous y voilà : la *fraternité* n'est jamais que le voile (en guise de cache-violence – comme on dit cache-sexe) de la *frérocité*. Normal, si le sort qui nous donne frère et sœur est une injustice³...

Rien d'étonnant alors si le mot-valise⁴ *frérocité*, quand on l'ouvre comme une huître, laisse apparaître à la fois la perle et le lambeau de chair flasque, la dureté et l'informe, le sûr (le repérable) et l'*insûr* (la menace tapie dans le monstrueux, dans cet autre absolu de l'*inidentifiable*) – le linceul frangé de noir. Énergie et viscosité. Du minéral et de la mollesse. Les deux dimensions de la violence, la manifeste et la latente. Sous les pavés, la plage : sous la fraternité, la férocité.

Évidemment, une conscience non avertie voit dans ce doublon la preuve d'une espèce de rivalité, de *struggle for life*, de concurrence autour d'un même bien – et J.-R. Freymann fixe le centre de ce conflit au sein maternel, grâce à cette observation de saint Augustin, qui fait *leit-motiv* dans ce Séminaire, sur ce nourrisson qui blanchit de rage jalouse à la vue de l'*autre*, là, qui convoite la même chose (*la mamme chose...*). Cancer du regard amer, qui ronge de l'intérieur de toute l'intensité de la blanche fureur. Plus amer, comme regard, tu meurs. Regard qui tue, qui voudrait tuer, regard de basilic. Mais la rivalité ne saurait nous donner assez de motivation pour tant de férocité dans l'acharnement, pour tant d'acharnement dans la férocité – acharnement, c'est décharner, dépecer, enlever la chair. Ô douceur... Ô plaisir de réduire l'autre à son os...

Non, il faut décidément autre chose que l'invocation d'une « pulsion naturelle » pour comprendre la complexité de la fureur et c'est ce que ce Séminaire traque : le rôle du tiers (par exemple, la

3. Ce n'est plus l'existence même qui est injuste – selon la formule qui incarne le sort de Prométhée, et, avec lui, de tous les pessimistes qui *maudissent* l'existence, de Schopenhauer à Cioran : *mieux aurait valu ne pas vivre...* –, c'est l'existence de l'intrus : mieux aurait valu qu'il ne vienne pas au monde. Désir de la mort de l'autre semblable.

4 Cf. Finkielkraut : *Ralentir : mots-valises !* (Paris, Le Seuil, 1979).

Mère omniprésente, avec le mythe de Remus et Romulus⁵), qui fait travailler une identification souterraine, un complexe d'unité fusionnelle et qui rend la présence de l'*intrus* insupportable par l'impression encore confuse d'une injustice fondamentale. C'est ce fond(s) d'identification qui permet de comprendre quelque peu l'originalité de cette intensité atroce, de cette énergie surhumaine/inhumaine⁶, qui irrigue l'agressivité envers le frère – et, parfois, la culpabilité (comme dans *La maison du Dr Edwardes*, de Hitchcock). En quoi, dans l'ordre de l'esprit, l'un est *avant* la séparation, et ce d'une antériorité logique qu'une antériorité chronologique ne saurait vraiment faire saisir (rêvasser sur l'unité matricielle du ventre de la mère et du fœtus...). Cet *un* fantasmatique est la cause de bien des malheurs, dont les passions tristes comme l'envie, la jalousie (J.-R. Freymann reprend le mot-valise lacanien : *jalouissance*), la haine. C'est bien parce que je crois que je suis l'un, ou plutôt que je crois que l'un m'a, ou que l'un est (à) moi, que je n'accepte pas l'apparition de l'autre. Mauvais monothéisme. Idolâtrie de l'un. Monisme perversi. J.-R. Freymann lie remarquablement cette affaire d'unité qui précède la différence (le stade du miroir) et le sentiment d'une usurpation dont l'intrus est la cause « libre » – s'il est « libre », je peux le haïr. C'est bien pour cette raison que toute *fraternisation* est une forme de forçage (alliance contre-nature⁷), une forme de faux dépassement : seuls des frères ennemis ou des faux frères (des Judas) fraternisent... Là, il y a tout à craindre.

La férocité est donc ce qui fait que toute guerre est en son fond(s) une guerre civile, en laquelle des frères s'entretuent. Il en va ainsi d'une des racines du racisme, comme on le voit bien avec le texte d'Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, avec cette découverte, chez un gamin de dix ans, de l'antisémitisme latent de l'idéologie de fraternité chrétienne : il faudrait dire pourquoi aimer son prochain comme soi-même est compatible avec « Mort aux Juifs »... Ce séminaire a suivi

5. Si, comme dit Hobbes, l'homme est un loup pour l'homme, et ce dès qu'il est « p'tit loup », c'est bien parce qu'il a été élevé par une louve, non ?

6. Audiberti invente le terme d'*abhumain*, pour nommer cette énergie primaire qui détermine souterrainement/souverainement nos conduites obsédantes, pulsionnelles ou sublimes. Cf. *L'ouvre-boîte, colloque abhumaniste* (Paris, Gallimard).

7. C'est très net chez Cohen : le petit juif rêve de fraterniser avec l'ennemi, comme si de rien n'était, comme s'il ne s'était rien passé. D'où la prière pour abolir l'irréversible (*Ô vous, frères humains*, chap. 32 et 36).

d'ailleurs l'histoire, avec la *coïncidence* du 21 avril 2002, qui répète le surgissement de cet arrière-fond de l'idéologie française...

Comble de la férocité – de la ruse, du mensonge, de la mauvaise foi : la fraternité comme slogan de son contraire. Ce n'est pas : *Va, je ne te hais point*. C'est : *Va au diable, je t'aime comme un frère*... Au diable, c'est-à-dire en enfer – celui du mépris, des insultes, des pogroms, des tortures, des camps, des fours crématoires. Bref, la frérocity a pour infra-horizon l'extermination. On doit lire ce séminaire avec ça dans la tête. J.-R. Freymann n'est pas un boy-scout, ni un GO de club méditerranée (pour reprendre un de ses exemples ironiques...). Il n'y a pas d'unité rêvée à l'horizon. Ou s'il doit y en avoir une, il faudrait déjà régler le passif singulier et historique du processus primaire humain, celui de la *diabolisation*.

Le diabolique. Généalogie de Caïn, généalogie d'Abel

« Car j'aime, et lorsque je vois en son landau un bébé aimablement m'offrir son sourire édenté, angélique sourire tout en gencives, ô mon chéri, cette tentation de prendre sa mignonne main, de me pencher sur cette main neuve et tendrement la baiser, plusieurs fois la baiser, plusieurs fois la presser contre mes yeux, car il m'émeut et je l'aime, mais aussitôt cette hantise qu'il ne sera pas toujours un doux bébé inoffensif, et qu'en lui dangereusement veille et déjà se prépare un adulte à canines, un velu antisémite, un hâisseur qui ne me sourira plus »

(Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, chap. I, Paris, Gallimard, 1972, p. 10-11⁸).

La frérocity est une histoire de diable. Le diable est celui qui *divise*, qui scinde, qui sépare ; celui qui fait apparaître le deux comme deux. Qui met de l'un absolu dans chaque terme du deux. Qui *divinise* l'homme-deux (Adam et Ève) – le discours fait *être*. Pour le Serpent, *du deux au dieu*, la conséquence est la bonne. Absolutisant le deux,

8. Nietzsche dit quelque part, avec cynisme : évidemment, on a raison de se lamenter de la mort d'un jeune homme, mais, qui sait, il aurait pu devenir fonctionnaire...

c'est-à-dire, encore une fois, *chaque terme* du deux (en langage-frère, l'aîné, *puis* le puîné, Caïn, *puis* Abel...), il le fait apparaître comme duel, il *duellise* le lien de l'un à l'autre. Il introduit la violence dans le lien d'obligation. La haine, disait déjà Spinoza, a rapport à l'imaginaire de l'absolu : on y confond les plans humains et divins. Sur fond de dualité neutre, naissance du signe, et la machine à interpréter est lancée – machine à délirer. D'où le rejet⁹, la rancœur, le rapport de vomissure. Va, je te vomis. En langage d'enfant (alsacien ou pas) : « Que la cigogne le remporte... » En langage raciste : « Sale X, retourne chez toi », « Va voir à X si j'y suis¹⁰... »

Nous voilà au cœur de cette énigme : qu'est-ce qui provoque l'irruption de ce coup de manivelle, de cette chiquenaude qui lance la machine à délirer ? La causalité mécanique n'est d'ailleurs pas très adéquate pour nous faire penser ce point. Il faudrait aller jusqu'à demander : d'où vient ce champ de haine, de passions destructrices, d'anéantissement ? Ironie secrète des mots, si on dit *champ*, on pense à *agriculture*, et on ne croit pas si bien dire.

La férocité est une histoire agricole. C'est d'ailleurs un mythe agricole sur l'agriculture qui l'invente ainsi, sous la forme de l'implosion du lien. Pascal et Rousseau ne manqueront pas de le rappeler à leur manière. Le *ceci est à moi* est une usurpation¹¹. J.-R. Freymann parle justement de cette vision-projection du frère qui voit l'autre en usurpateur. Du champ à la propriété privée il y a comme une conséquence naturelle. Propriété privée, c'est-à-dire qu'en accaparant la chose pour soi-même *contre* l'autre, on prive l'autre : toute propriété

9. Ou le vœu de l'abolition de l'objet : je ne veux plus le voir. Le regard du nourrisson de Saint Augustin est un regard d'abolition, l'inverse exact du regard de Dieu (*intuitus originarius* : il crée en voyant, il *conçoit*). Là, il s'agirait plutôt de *défaire* magiquement par le regard : la fixité du regard comme instrument du crime. Comme dit Valéry : si le regard pouvait tuer ou violer, les rues seraient jonchées de cadavres et de femmes outragées... Fraternité, ô douceur de vivre...

10. Cf. Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, chap. X, p. 39 (Paris, Gallimard, 1972). Je mets X dans l'insulte, parce qu'évidemment c'est une catégorie à géométrie variable. Le raciste est un expert dès qu'il s'agit de remplir un concept par des intuitions – celles-ci sont faites des lambeaux de ses nombreux boucs émissaires... À bon entendeur...

11. Cf. Les *Pensées* de Pascal sur *la lettre de l'injustice* (L. 9-B. 291, L. 51-B. 293, etc.), sur l'injustice du moi (L. 597-B. 455) et Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, partie II.

privée est une propriété privante, une propriété de privation – et ça commence au sein maternel. Le champ est évidemment la preuve qu'on est sorti du Jardin d'Éden. *À l'est d'Éden*¹², il y a ce champ du fratricide.

Le champ, c'est l'espace de la séparation, le lieu du châtement. Le Jardin originel est son arrière-fond naturel positif : nul besoin de faire paître, de s'occuper des fruits, des fleurs, des animaux, de cultiver quoi que ce soit – la Providence divine y pourvoit et prévoit tout pour eux. Nul travail, nulle activité mettant en jeu la recherche d'une identité problématique et inquiète – il n'y a pas encore de processus événementiel. Chassé de ce lieu de *farniente*, l'homme va faire l'expérience de ce néant qui perce en lui (de ce *rien*, comme dit Valéry) dans ce désir de néantisation et d'anéantissement. Travailler la terre est pour le glébeux sa tâche de déchéance, et Caïn incarne la figure de celui à qui échoit entièrement, absolument, ce destin. Les parents ont mangé les fruits verts et les enfants en eurent les dents agacées (les parents boivent, les enfants trinquent), n'est-ce pas ?... En ce sens, il n'est pas seulement le fils de son père, Adam, ou le fils de ses deux pères, le Serpent et Adam, il est surtout celui d'Ève : « Elle conçut et donna naissance à Caïn. "J'ai acquis, dit-elle, l'individuation ajustée au Tétragramme¹³"... » De Caïn, on peut bien dire qu'*il est bien le fils de sa mère*. C'est-à-dire, encore une fois, du Serpent, s'il est celui qui lie Adam et Ève par cette progéniture séparatrice.

Caïn est l'homme de l'agriculture, c'est-à-dire l'homme de l'écriture du sol, de la géographie, qui trace des signes, des figures, des limites, des frontières, des murs sur la Terre – et ça se finit en barbelés, en miradors, en barrières électrifiées, en ligne Maginot ou en Mur de Berlin (ou d'ailleurs)... Il est la figure de la territorialisation agressive. En face de lui, il y a Abel, le pasteur, le nomade, celui qui ignore, pour être de l'âge antérieur, cette démarcation. Abel est un être transversal, un être qui traverse. Que Caïn l'emmène au champ signifie qu'il réussit à le faire sortir de son espace mental

12. C'est, on le rappelle, le titre d'un roman de Steinbeck et d'un film d'Elia Kazan (1954), avec James Dean, et qui porte sur les préjugés défavorables d'un père, Adam, envers son fils aîné, Cal.

13. *Genèse*, 4, 1. Nous citons dans la traduction de J. Zacklad (dans Birman, Mopsick, Zacklad, *Caïn et Abel*, Paris, Grasset, 1980, p. 29).

naturel, il l'amène *sur son terrain*, comme on dit lorsqu'on veut indiquer la manière dont un adversaire ruse pour contraindre l'autre à employer d'autres armes que celles qu'il avait prévues originairement. Là, Abel est un innocent, c'est un agneau, un Idiot à la Dostoïevski. Comment pourrait-il se défendre ? Et l'encre de l'écriture de la terre, c'est le sang du frère. On n'a pas attendu les marxistes pour penser que l'histoire de la propriété était écrite à l'encre rouge – y compris sur le plan géopolitique, avec, comme disent les trotskistes, *les Peuples-frères et l'État-sœur...*

Et ce n'est pas parce que l'humanité sera fille de Seth, le troisième garçon, qu'elle ne garde pas trace de ce conflit, au contraire – elle est à la fois nomade et sédentaire, et les sédentaires n'aiment pas les nomades. Les antisémites, qui aiment le sang et le sol, n'aiment pas la *diaspora*. On y revient décidément toujours. Et gare au nomade qui se sédentarise, prenant alors le risque de devenir « race de Caïn », comme dit Baudelaire¹⁴. La postérité de Seth (qui signifie *stable*), c'est de devoir affronter en toute lucidité ce dualisme assassin, cette alternative cruelle et implosive, de devoir concilier quelque chose entre ces deux antagonismes mortels. On voit combien le mythe est intemporel : c'est un transcendantal qui nous donne des clés de lecture pour épeler notre expérience, pour déchiffrer, pour la lire et la relire comme telle.

La *moraline* tombe à bras raccourci sur Caïn, homme méchant – l'homme de l'état de nature, chez Hobbes, tel qu'il est décrit par Diderot : un enfant de 5 ans dans un corps d'adulte. Bon nombre de nos ados/futurs adultes lui ressemblent. Commentaire de Diderot : comment voudriez-vous qu'il ne tue pas son père et qu'il ne viole pas sa mère ? Bref, Œdipe et Caïn, *même combat...* Rien de pire que le

14. *Les Fleurs du Mal*, « Révolte », CXIX, *Abel et Caïn*. Baudelaire, sensible à la logique des frères ennemis et peu enclin à la fraternité, prend parti pour Caïn, médisant sur Abel : « ... Dieu te sourit complaisamment... ton sacrifice flatte le nez du Séraphin... aime et pullule ! Ton or fait aussi des petits... tu crois et broutes comme les punaises des bois... ta charogne engraissera le sol fumant... » Mais il renverse les significations d'Abel et de Caïn, faisant d'Abel un laboureur sédentaire et de Caïn un chasseur nomade, pour voir en Abel le bourgeois installé et en Caïn le prolétaire révolté (« dans la fange rampe et meurs misérablement... tes entrailles hurlent la faim comme un vieux chien... dans ton antre, tremble de froid, pauvre chacal... sur les routes, traîne ta famille aux abois... ta besogne n'est pas faite suffisamment... au ciel monte, et sur la terre jette Dieu ! »).

fratricide, comme variante du parricide : c'est toujours un *parent* qu'on élimine. Toujours *un de moins*. Toujours ça de fait. Ça libère de l'espace (mental). On peut même faire une hiérarchie dans la perversité – le comble, c'est la *complicité* des frères ou des sœurs dans le crime – qui *deviennent* au sens propre, puisque leur histoire va *s'écrire* au couteau, frères et sœurs *de sang*, par ce dangereux supplément qui est celui de l'élimination d'un ennemi commun, ou plutôt de la fabrication d'un faux lien par la désignation de l'ennemi commun : les frères de la horde primitive¹⁵ ou les sœurs Papin¹⁶, par exemple. Toujours la tyrannie de *l'un absolu*. L'altérité, le multiple et le divers seront devenus insupportables. Le frère est fondamentalement intolérant. Voilà pour l'anthropopithèque Caïn, auquel Cohen renvoie constamment quand il fait le portrait du mâle dominant, du Dom Juan roulant des mécaniques et montrant ses canines¹⁷...

Soit. Mais parlons également d'Abel, dont la conduite parfaite n'arrange pas vraiment les choses – on peut le ranger du côté du formalisme moral (les mains pures, mais pas de mains). C'est un premier de classe, Abel, une espèce d'Agnan (pour ceux qui ont été éduqués en partie par *Le petit Nicolas* de Sempé – gageons que Sempé, si subtil, n'a pas choisi ce nom d'Agnan par hasard : agnan, agneau, gnan-gnan, filiation qui appelle le gnon !), une tête à claques. Ce pour ceux, les naïfs, qui voient en Abel une espèce de perfection incarnée de l'innocence, un homme à l'état de nature doux et paisible, un berger d'Arcadie, soit un fragment de souvenir vivant de ce que furent son père et sa mère avant la Chute – certains cabalistes mettent l'accent sur l'extrême parenté entre les deux frères, en lisant dans le texte biblique la preuve d'une gemellité : le *puis* serait l'indice d'une succession rapide, mais qui dispose, qui installe, la différence et le contraste entre la brute et le doux. Le premier venu, l'aîné, est la preuve du châtement, donc de la faute. Le second venu, le puîné (le

15. Cf. Freud, *Totem et tabou*.

16. Cf. Jean Genet, *Les bonnes*. On peut opposer au triomphe des sœurs Papin l'effondrement terrifiant de *Rocco et ses frères*, de Visconti. En quoi la frénésie fait écrire autant que le rapport *sororal*...

17. Cf. Les délicieuses pages, sur ce thème, de *Belle du Seigneur*, mais aussi de *Ô vous, frères humains*, chap. V et VI, Paris, Gallimard, 1972, p. 23-29. Cela concerne évidemment les mâles et les femelles (que j'appellerais volontiers les *caïnes*).

puis-nè), est la nostalgie du temps et du lieu antérieur, infatigable marcheur sur une Terre non encore arpentée, non encore géométrisée, intermédiaire entre le Jardin et le champ, entre le lieu éternel de l'origine et la propriété agricole historique. Abel est ainsi plusieurs fois second : il vient après Caïn¹⁸, il imite son frère quand il le voit faire une offrande au Tétragramme, il suit son frère *sur le champ* (jeu de mots compris), *Genèse*, 4, 8. Mais il est premier (*preum's*, disent les gamins des écoles), et c'est ce qui cause sa perte, dès lors que Caïn va être amené à comparer les sorts : il est premier en ce qui concerne le soin qu'il apporte à sa fonction¹⁹, il l'est encore quand il veille au bon ordre de l'offrande (des *protogennemata*, des premiers fruits, des prémices), et il l'est surtout, premier, en ce qui concerne la considération de ses offrandes par le Tétragramme – alors que Caïn, premier venu, se voit relégué dans le dédain, parce qu'il n'y met pas les formes²⁰.

C'est saisissant. On aurait une figuration approximative du processus primaire, Caïn. Ou Thanatos? La pulsion d'emprise, la force, la violence... On aurait une figuration approximative du processus secondaire, Abel : le lien social positif, pacifique. Éros ? L'innocence, la bonne volonté, le souci de la forme juste. Notre humanité passe sous le porche tendu entre ces deux figures, entre ces deux formes décidément trop *abstraites* – comme entre David et Goliath,

18. *Genèse*, 4, 2 : « En outre, elle engendra son frère : Abel ». Jean Zacklad (dans Birman, Mopsick, Zacklad, *Caïn et Abel*, Paris, Grasset, 1980) à qui nous empruntons cette traduction, précise que cet « en outre », signifie littéralement « elle ajouta ». Comme si Caïn était essentiel et Abel un rajout. Zacklad énumère les diverses interprétations que l'on peut faire anthropologiquement de ce rajout, avec les figures de Remus et Romulus, de Sem et Japhet, fils de Noé – à qui on peut encore associer Moïse et Aaron.

19. *Genèse*, 4, 2, inverse ainsi l'ordre de génération : « Et Abel devint pasteur de troupeaux et Caïn travailleur de la terre ».

20. Le Tétragramme, qui n'est pas un bourgeois (*sic*), ne met pas l'authenticité et la vérité, dans les formes apparentes. La forme véritable, c'est l'intériorité, le cœur, la foi, l'intention, la bonne volonté, dans toute leur pureté. Caïn, qui choisit ce qu'il offre n'importe comment, c'est-à-dire qu'il ne choisit pas, il n'y met pas (tout) son cœur, il n'y va pas de bonne foi. Abel, lui, choisit, se conformant à la règle de la foi : il offre ce qu'il y a de plus cher, la promesse des agneaux premiers nés. Je lis cela ainsi : si Caïn avait su (cela), il aurait dû, lui qui est premier, *s'offrir lui-même*, c'est-à-dire donner tout son être, son cœur et sa foi au Tétragramme – *se donner*. Au lieu de cela, il donne un avoir, comme un propriétaire. C'est déjà un bigot, un idolâtre, bref, un catholique-selon-Luther, qui pense par « indulgences »..., par donnant-donnant, et qui ne comprend pas que le Tétragramme détourne la tête... Il est dans la demande, et non dans le don.

Table des matières

Préface	
Pour une généalogie de la frérocity.....	11
L'Amer amour est-il différent de l'amour ?.....	25
Amour sans transfert. Transfert sans amour.....	43
Haine, transfert et agressivité.....	63
Les mécanismes des haines.....	83
L' <i>hainamoration</i> des frères et des sœurs.....	103
La frérocity mène-t-elle notre monde ?.....	121
La psychologie collective peut-elle ne pas être fréroce ?.....	139
Glossaire.....	157
Index des noms propres.....	163
Index des concepts-clés.....	164

